

UN JOUR, TOUT LE MONDE AURA TOUJOURS ÉTÉ CONTRE ÇA

TRADUIT PAR MARIE FRANKLAND



OMAR EL AKKAD

PRÉFACE DE MONA CHOLLET

Omar El Akkad écrit une lettre de rupture déchirante à l'Occident. Miroir tendu à l'hypocrisie collective face au génocide à Gaza. Il dit la promesse trahie de l'humanité et sa propre complicité. *Un jour, tout le monde aura toujours été contre ça* est le livre de notre époque.

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**UNE FOIS QU'ON A
DEMANDÉ LA
JUSTICE, ON PEUT
LA DEMANDER
ENCORE ET ENCORE,
ET MÊME EXIGER
UN MONDE JUSTE.**

MÉMOIRE
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

**UN JOUR, TOUT LE MONDE
AURA TOUJOURS ÉTÉ CONTRE ÇA**

UN JOUR, TOUT LE MONDE AURA TOUJOURS ÉTÉ CONTRE ÇA

PRÉFACE DE MONA CHOLLET



OMAR EL AKKAD

**TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR
MARIE FRANKLAND**

DU MÊME AUTEUR EN FRANÇAIS

American War
Paris, Flammarion, 2017.

Le 25 octobre 2023, face au massacre sans frein à Gaza, Omar El Akkad publie un tweet : « Un jour, quand ce sera sans danger, quand il n'y aura plus de conséquences personnelles à appeler une chose par son nom, quand il sera trop tard pour tenir qui que ce soit responsable, tout le monde aura toujours été contre ça. » Ce tweet a été vu plus de dix millions de fois. Omar El Akkad écrit une lettre de rupture déchirante à l'Occident. Miroir tendu à l'hypocrisie collective face au génocide à Gaza. Il dit la promesse trahie de l'humanité, et sa propre complicité. *Un jour, tout le monde aura toujours été contre ça* est le livre de notre époque.

OMAR EL AKKAD est écrivain et journaliste. Né en Égypte, il grandit au Qatar, émigre au Canada à l'adolescence et vit aujourd'hui aux États-Unis. Il est lauréat à deux reprises du *Pacific Northwest Booksellers' Award* et de l'*Oregon Book Award*. La BBC a désigné son premier roman, *American War* (2017), comme l'un des cent romans qui ont façonné notre monde. *What Strange Paradise* (2021), son deuxième roman, a remporté le prix Giller. Ses ouvrages sont traduits dans treize langues.

L'image provient des archives de l'organisme palestinien Gaza Soup Kitchen, qui sert les familles de Gaza à travers un réseau de cuisines communautaires. L'organisme fournit tous les jours des repas chauds et de l'eau potable. Chaque repas incarne l'engagement, la dignité, l'espérance et l'esprit indomptable du peuple palestinien.



*« Pareils à d'autres envahisseurs à travers l'histoire,
ils devaient, tôt ou tard, s'en aller. Les chemins de fer,
les bateaux à vapeur, les hôpitaux, les usines et les écoles
allaient être à nous un jour. Et nous parlons maintenant
leur langue sans culpabilité ni reconnaissance.
Nous sommes tels que nous sommes, des gens ordinaires.
Et s'il devait y avoir un mensonge, il serait notre œuvre ! »*

— Tayeb Salih, *Saison de la migration vers le Nord*

« Ce sont tes enfants ? » « Oui. »

— Wisława Szymborska, « Vietnam »

PRÉFACE

UN DÉFI À LA SURDITÉ

Mona Chollet

«J'ai presque tout souligné», m'a dit une amie libanaise vivant en France après avoir lu sur mon conseil le livre d'Omar El Akkad. Et c'était aussi mon cas. J'ai bu chacun de ses mots, telle une voyageuse tombant sur une oasis dans un désert.

Pour qui suit depuis plus de deux ans l'horreur quotidienne en Palestine, dans cette solitude paradoxale puisque nous sommes si nombreux·ses à l'éprouver, avec un sentiment d'impuissance torturant, dans l'incapacité d'absorber le choc moral, politique, intime que tout cela représente, dans le vacarme de la propagande, des appels au meurtre, des polémiques, des insultes, de la calomnie, ce livre est un baume à de multiples égards.

On est presque ému·e aux larmes de découvrir que quelqu'un peut appliquer à ces événements autant d'intelligence et de sensibilité, les analyser avec autant d'acuité, et avec ce qui ressemble bien à de l'amour – pour les Palestinien·nes supplicié·es, mais aussi pour les personnes de toutes origines qui, dans le monde entier, consentent parfois des sacrifices immenses pour s'élever contre ce génocide.

El Akkad procède à une réparation symbolique. Il offre aux victimes gazaouies son attention, son émotion, son hommage, la beauté de son écriture ciselée, alors qu'autour de nous, en Occident, les réactions au massacre vont le plus souvent de la sympathie polie, distraite, à la dénégation agressive, voire à la moquerie (l'évocation de «Pallywood», qui assimile à du cinéma le meurtre des Palestinien·nes

et la douleur de leurs proches), en passant par la justification des bombardements (l'élément de langage absurde et désinvolte des «boucliers humains du Hamas»), ou encore le silence et l'indifférence : la Palestine – situation coloniale d'une limpidité parfaite –, c'est «compliqué», n'est-ce pas?

Né en Égypte, El Akkad a grandi au Qatar, puis au Canada, et vit maintenant aux États-Unis. Il a été journaliste et a notamment couvert la «guerre contre le terrorisme» consécutive aux attentats du 11 septembre 2001. Il entremêle ici la destruction de la Palestine avec des bribes de son propre parcours. Il porte un regard acéré tant sur le monde arabe que sur l'Occident, et livre de précieuses réflexions sur le journalisme.

Il dit le racisme, insidieux ou frontal. Il dit le profond sentiment de trahison, de douleur et de dégoût de celles et ceux qui, comme lui, évoluent dans des milieux prétendument éclairés, sont abreuvé·es depuis toujours de discours sur les inébranlables valeurs occidentales, et assistent désormais aux mille contorsions visant à avaliser ou à excuser la somme invraisemblable d'atrocités déversées en temps réel sur les écrans de nos téléphones. Dans un entretien, lors de la parution de son livre aux États-Unis, El Akkad parlait du «complet démantèlement du bien commun» provoqué en Occident par la complicité avec Israël¹.

Son point de vue, celui d'un intellectuel occidental progressiste d'origine arabe, lucide sur l'occupation de la Palestine et la nature coloniale de l'entreprise israélienne, est presque absent du monde médiatique et éditorial francophone. Il n'y a presque jamais droit de cité. Le prisme dominant en Europe et en Amérique du Nord a toujours été – et demeure aujourd'hui, en dépit de cette inconcevable boucherie – celui du récit israélien. Même la timide reconnaissance des

1. «Author Omar El Akkad on the West's Moral Failure in Gaza and the Power of Resistance», *Democracy Now*, 17 avril 2025, www.democracynow.org.

crimes de guerre israéliens et de leur caractère génocidaire à laquelle on assiste à l'heure où j'écris ces lignes se fait le plus souvent avec l'intérêt d'Israël en tête, la destruction de la Palestine étant perçue comme un malheur *pour Israël*.

En France, il y a toutes sortes de raisons à cela : la culpabilité liée à la Shoah – culpabilité si mal placée qu'elle amène aujourd'hui à se rendre coupable par association d'un nouveau génocide ; les intérêts géopolitiques, économiques, mais aussi idéologiques : le racisme anti-arabe, structurel en Israël car nécessaire au projet national, résonne profondément avec celui que la France a conservé de son passé colonial en Algérie. La surdité aux points de vue indépendants est telle qu'elle pousse une bonne partie de l'intelligentsia parisienne à promouvoir activement quelques figures arabes, ou d'origine arabe, qui lui tiennent les discours qu'elle veut entendre et la confortent dans son extrême-droïtisation.

Chaque paragraphe du texte d'El Akkad est un petit diamant incisif, parfaitement taillé, dont la précision met un peu d'ordre dans nos idées, et dans le chaos sanglant de ce monde. Mon espoir est que cette traduction contribue à persuader au moins quelques lecteurs et lectrices francophones, étranger·ères à cette histoire, d'écouter davantage de voix comme la sienne, et d'en rabattre un peu sur leur défiance et leur condescendance.

Mona Chollet

Elle est de la couleur du brouillard quand ils la trouvent, elle croit qu'elle n'est plus. Six hommes, tels des porteurs au service d'une noblesse grotesque, sortent le brancard d'un lieu caverneux qui était autrefois une maison, et elle, une fillette de neuf ou dix ans, est emportée. Assise sur le brancard, hébétée et couverte de sang, elle regarde d'un côté. Elle semble chercher quelque chose. Les hommes qui portent le brancard se déplacent en urgence, comme si un geste de bienveillance et de douceur pouvait réparer les torts subis par cette fillette, cet endroit, les corps qu'il reste à déterrer des décombres. Une personne près de là demande vengeance à Dieu. Dieu est peut-être ici quelque part, cherchant lui aussi.

Un soldat que j'ai rencontré il y a des années faisait de l'étude de la violence industrielle son passe-temps. Il m'a dit que la première chose qui tue quand une bombe saute n'est pas les éclats d'obus ou le feu. C'est l'onde de surpression : de l'air violemment propulsé depuis le lieu de l'explosion. « Ce qu'il faut faire, a-t-il dit, est se jeter au sol et se couvrir les oreilles, expirer et se vider les poumons avant que l'air entre en collision avec eux et les aplatisse. Bien entendu, si vous êtes trop près, rien de ce que vous ferez ou ne ferez pas n'y changera quoi que ce soit. » Il a dit que la force de l'onde de surpression faiblissait en fonction du cube de la distance du site de l'impact, ce qui signifie que la chose la plus efficace que vous pouvez faire pour éviter de vous faire tuer par un missile, une mine ou une grenade est d'en être éloigné quand ils explosent.

— Comment on fait ça ? ai-je demandé.

— Comment on fait quoi ?

— Comment on sait quand quelque chose comme ça va se produire ?

Comment on sait qu'il faut être éloigné ?

— Eh bien, a-t-il dit, sans finir sa phrase.

Quelques minutes plus tard, il racontait l'histoire d'un accident improbable dont avait été victime sa fille quand elle était en bas âge et disait que la porter jusqu'aux urgences avait été l'expérience la plus terrifiante de toute sa vie. Même avec son métier, même avec tout ce qu'il avait vu, c'était la chose la plus terrifiante.

Les hommes sortent la fillette de ce qui était autrefois sa maison. Elle leur demande s'ils vont l'emmener au cimetière. Un des hommes dit: Mashallah, mashallah.

L'expression se traduit littéralement ainsi: ce que Dieu veut. Un sens parmi d'autres qui s'en rapproche davantage serait: ce qui est arrivé est ce que Dieu a voulu. Mais le français peine à rendre un terme aussi orchestral que Mashallah. Pour quiconque a grandi en arabe, il est clair que l'homme veut dire complètement autre chose. Autre chose que reconnaissent instantanément des générations qui l'ont entendu de la bouche de grand-mères radieuses après un récital de piano, une cérémonie de remise de diplômes ou à la vue d'un nouveau-né. Utilisé de cette manière, il trouve sa principale raison d'être en tant qu'expression de la joie. Regardez cette chose merveilleuse que Dieu a faite.

ما شاء الله

La langue, elle aussi, arrache l'air des poumons.

Au-delà des hauts murs, des barbelés et des checkpoints qui cernent ce lieu, il y a l'empire. Et l'empire aussi se love dans sa forteresse de langage, un langage dans lequel les immeubles ne sont jamais détruits mais brûlent spontanément, les explosions soufflent comme des chinooks au-dessus des montagnes et les gens sont tués comme si être tué était la fonction naturelle et juste de leur existence. Comme si vivre était une aberration. Et ce langage peut protéger la marge la plus sanguinaire de l'empire, mais cette marge n'a que faire des abus linguistiques. C'est plutôt le centre, le centre progressiste bien intentionné et facilement troublé, qui a désespérément besoin de la protection qu'offre ce genre de langage. Parce que c'est le centre de cet empire qui doit contempler ceci et dire: oui, c'est tragique, mais nécessaire parce que l'option est la barbarie. L'option aux immémorables victimes, blessés et orphelins, à la population laissée sans maisons, sans écoles, sans hôpitaux, aux cris sous les décombres et aux cadavres abandonnés aux vautours et aux chiens, aux nouveau-nés sans parents pour soulager leurs pleurs et leur faim, est la barbarie.

La fillette sur le brancard croit qu'elle n'est plus. Un homme lui dit: Inti zay el amar.

Tu es comme la lune. Une fois de plus, la traduction échoue. Il n'y a pas d'équivalent pour tout ce que porte cette phrase, à travers des générations de vieux films, de chansons d'amour et de rassemblements familiaux. Écoutez l'improbable joie et l'espoir douloureux au cœur de ces mots quand l'homme dit à la fillette qui a survécu alors que tant d'autres sont morts qu'elle est belle au-delà des limites de ce monde.

زی القمر

Quelque chose a pris fin là. Mais autre chose commence. Les morts creusent des trous dans les vivants.

DÉPART

Un enfant de dix-huit mois a le front percé par une balle. Peut-être le sniper avait-il une autre cible. Peut-être y a-t-il une explication. Peut-être était-ce nécessaire.

Portland, 2024.

Le printemps approche. Ma fille a entrepris la construction d'une ville. Sa rue principale traverse notre couloir, de la porte d'entrée à la salle à manger. Elle déroule une longue feuille de papier et dessine des voies et des trottoirs, des arbres et des buissons. Le long du mur, près des marques que nous traçons pour documenter sa taille depuis qu'elle arrive à se tenir debout, elle a placé de petits commerces qu'elle a découpés dans du papier de construction rose et orange: des supermarchés et des cafés, une animalerie. Au bout de la route, au moins une dizaine d'animaux en peluche sont solennellement assis à l'intérieur des limites de ce que j'imagine comme une sorte de ville nouvelle. Ma fille les dispose d'une façon bien précise, leur alloue à chacun un espace, se met à leur construire un parc. Elle aura bientôt sept ans, cent ans en années de dragon. Elle est faite de rêves.

Nous vivons dans le bois en Oregon, terre de vin et de noisettes, quelque part dans cet espace intermédiaire étrange après la fin du secteur progressiste de Portland mais avant le début de Trump Country. Un an avant la naissance de ma fille, nous avons tenté de trouver une maison en ville, et comme nous ne pouvions rien nous permettre, nous avons étendu nos recherches. Nous avons passé des semaines à arpenter les lieux reculés à l'est et au nord de la vallée de la Willamette, jusque de l'autre côté du fleuve Columbia à l'extrême sud de l'État de Washington. Après avoir exclu deux quartiers en raison de drapeaux confédérés flottant dans les jardins, nous avons abouti ici, entre un vétéran de la Seconde Guerre mondiale et un homme qui a cru qu'une maison sur une route rurale au milieu de nulle part ferait un bon logement sur Airbnb. Il l'a vendue quelques mois plus tard.

C'est la seizième ou la dix-septième maison que j'habite, je n'en suis pas entièrement certain. Mais c'est la première de mes enfants. En orbite stable, leur vie tourne autour de cette maison, de cette ville, de ce pays : à onze mille kilomètres des lieux où l'enfance de leur père s'est déroulée.

À l'occasion, je leur montre des photos, j'ouvre mon album de finissants à présent arthritique et je dis : oui, c'est moi là avec les boucles ridicules, avec le crâne entièrement garni. Je leur montre des photos de leur grand-père, qui est mort avant leur naissance. Sur l'une d'elles, il est garé sur le côté d'une route du désert près de la voiture de son ami. Les deux hommes conduisent une de ces Mercedes fines du début des années 1990. J'essaie d'expliquer à deux enfants qui n'ont aucune idée de quoi je parle que ces voitures étaient le symbole de réussite sociale par excellence à l'époque, une preuve que ma famille avait joint les rangs de la classe moyenne élevée. Je vois leurs regards se voiler et tout à coup je suis frappé par l'absurdité de ce que je dis. Comment tout ceci a-t-il bien pu paraître important ? J'avais à peu près l'âge de ma fille quand mon père a acheté cette Mercedes. Je me souviens d'avoir poussé un cri de joie. J'ai exécuté une petite danse.

La distance est infranchissable. Je le sais, et je crois que mes enfants le sentent déjà. Je dis à ma fille qu'un jour je l'emmènerai à l'endroit où je suis né et qu'elle pourra voir elle-même les pyramides, élucider le mystère du nez du Sphinx. Je lui parle des plages au nord où resplendissent des coraux aux couleurs fluorescentes et où on peut caresser les poissons en nageant. Je l'avertis que ce sera différent de tout ce qu'elle a connu. « Les gens s'arrêtent au feu rouge ici, n'est-ce pas ? » « Eh bien, quand on sera là-bas, ne t'étonne pas si... » Je m'interromps un moment, je réfléchis à la meilleure façon de préparer une enfant pour ce qui, en comparaison de tout ce qu'elle a connu jusque-là dans sa vie, lui paraîtra comme un chaos total. « Les gens là-bas ont inventé une langue en coups de klaxon, lui dis-je. » Elle rit, et je sais au fond de moi que je ne l'emmènerai peut-être jamais.

J'ai appris à me justifier cette rupture. Un retour risquerait de la bouleverser, de la dérouter, et de toute façon, j'ai quitté depuis si longtemps le pays de mon sang qu'il n'y a aucune raison de renouer, aucun lien qui persiste. Mais ces excuses comportent une part de malhonnêteté. De la même façon, quand ma femme et moi avons appris que nous aurions une fille, j'ai passé des semaines à chercher des prénoms qui conviendraient en Occident et au Moyen-Orient, qui lui permettraient de cheminer sereinement dans plusieurs mondes.

En vérité, je me détourne de la branche lointaine de la lignée de ma fille pour son bien parce que, pendant plus de quarante ans, j'ai vu le fardeau que ça représentait. J'ai vu des cousins se faire envoyer au contrôle secondaire à l'aéroport John F. Kennedy simplement à cause de leur accent arabe ; j'ai entendu mon nom massacré de toutes les façons possibles, la lettre *غ* transformée en sirop dans la gorge de quiconque n'a pas grandi en l'entendant et en la prononçant. J'ai expliqué poliment à des gens profondément bien intentionnés que je n'ai aucune objection à serrer la main d'une femme, ce qui est peut-être le cas d'autres musulmans, je n'en sais rien ; nous ne nous connaissons pas tous. J'ai vécu un moment d'extrême malaise pendant une entrevue lors d'une tournée de promotion quand j'ai dit pour plaisanter que j'écrivais tous mes livres en arabe et que je les passais ensuite dans Google Translate et que l'intervieweur m'a cru. À d'innombrables occasions, j'ai dû parler au nom de tous les musulmans, Arabes, personnes de couleur sur terre, auprès de gens qui ne sont pas des monstres, qui ne sont pas même activement malicieux, mais qui n'ont simplement personne d'autre à consulter comme référence. J'ai souri et hoché la tête. Je ne me suis jamais offusqué.

Rien de tout ça n'a d'importance, dans le grand ordre des choses. J'ai appris à l'accepter. Mais pourquoi ma fille le devrait-elle ? En réalité, je garde une distance entre ce qu'elle est et d'où elle vient parce que ce sera plus facile pour elle de cette façon.

Ce qui revient à dire : parce que je suis un lâche.

Ma fille s'interrompt en dessinant les V d'une balançoire dans le parc de banlieue imaginaire de ses peluches. Elle se lève, marche jusqu'à l'endroit où je suis assis dans le salon à parcourir les photos et les vidéos prises après un autre massacre à Gaza. Elle veut vérifier l'orthographe du mot « Bienvenue ».

Je ferme rapidement mon ordinateur. Sur plusieurs onglets ouverts, il y a des images d'une fillette à peine plus âgée qu'elle, extirpée des décombres après une attaque aérienne d'Israël. Sur un autre, une fillette crie à l'aide avant de se faire exécuter par des snipers israéliens. J'ai plus de vingt onglets ouverts, un carnaval sanglant des pires crimes jamais diffusés en direct. Je dis à ma fille qu'elle a épelé le mot correctement. Elle retourne à son parc, légère comme l'air.

Je suis en possession de ceci, mon premier souvenir de guerre :

Automne 1990 ; troisième année. L'École internationale américaine à Doha au Qatar a été fondée par l'ambassadeur américain. Je suppose qu'il avait été récompensé par ce poste, comme il arrive souvent, après avoir versé un don suffisamment important pour une campagne. L'école a été en partie construite pour sa fille, G., ma toute première flamme.

Cet automne-là, grâce à des bribes de conversation adulte – des choses imprudemment lancées alors que je me trouvais dans les parages, le bulletin télévisé du soir dans la pièce voisine –, j'ai appris qu'une guerre était sur le point d'éclater. Pas là où nous vivions, mais près. Je me souviens de mon père qui collait sur les fenêtres du balcon de gros X de ruban à conduits censés les empêcher d'éclater en cas d'explosion. Il plaisantait à ce sujet, et je comprends maintenant que c'était pour calmer son fils, pour banaliser une chose qui n'aurait pas été banale si elle était survenue.

Tout de même, nous savions que nous n'étions pas au centre de cette guerre, que l'air ne serait pas arraché à nos poumons. Bien vite, le conflit qui allait devenir la guerre du Golfe, et plus tard la première

guerre du Golfe, est passé d'une chose dont personne ne parlait à une mécanique normale du quotidien, au même titre que l'humidité ou la tombée du jour. Les images en continu sur CNN qui avaient d'abord causé tant d'émoi – ces sombres panoramas de Bagdad où éclataient sporadiquement de grands cercles de lumière blanche – ont bientôt complètement cessé de faire réagir. C'était tout simplement ce qui arrivait à certains lieux, à certains peuples. Ils devenaient de grands cercles de lumière blanche. L'important était que ça n'arrivait pas à nous.

Durant la première guerre du Golfe, les Américains sont arrivés. Il y avait eu de nombreux Américains au pays avant, bien entendu, de nombreux expatriés de partout. (Dans la hiérarchie de la migration, le terme « expatriés » est essentiellement réservé aux Occidentaux blancs qui quittent leur pays pour un autre, généralement parce qu'ils peuvent y gagner plus d'argent. Quand d'autres peuples font la même chose, on les appelle « étrangers », immigrants « clandestins » ou au mieux « issus de l'immigration économique ». Comme devant tout critère de ségrégation, chacun sait d'instinct à quelle catégorie il appartiendra. C'est une question de survie.) Puisque le Qatar contient l'une des plus grandes réserves de gaz naturel sur la Terre, il a attiré pendant des décennies des étrangers à la recherche d'une vie qui, si on ne l'a jamais vécue, semble presque irréelle. Une vie dans laquelle les domestiques, les chauffeurs et les villas ne sont pas réservés aux plus riches, mais constituent les priviléges normaux de la classe moyenne élevée. À l'époque où j'habitais là-bas, environ 90 % des résidents du Qatar venaient d'ailleurs. Parmi eux, la plupart étaient des ouvriers « de tiers pays » arrivés du Pakistan, de l'Inde, des Philippines, du Bangladesh et du Népal (et, plus tard, de presque partout en Afrique subsaharienne) pour conduire les voitures, bâtir les tours et nettoyer les villas. C'est à la sueur de ces gens que la majeure partie du golfe persique enrichi par le pétrole a été construite et, encore aujourd'hui, ils ne jouissent de presque aucun droit, ne possèdent rien du fantasme de luxe que les profits des combustibles fossiles ont permis de payer et que les corps de ces hommes et de ces femmes ont rendu réel.

Mais les Américains qui sont arrivés pendant la guerre n'étaient pas venus pour habiter dans des villas ou travailler dans des tours à bureaux. Ils occupaient un petit aménagement de tentes en périphérie de la ville. Avec leurs tenues militaires, ils ressemblaient aux Américains que nous avions vus dans les films et à la télévision. En classe, notre institutrice nous a fait écrire des lettres de remerciement qui ont ensuite été livrées à la base. Je ne me rappelle pas pourquoi je devais les remercier exactement, seulement que la gratitude était importante. Car sans ces gens, et ce qu'ils étaient prêts à faire, le monde serait un endroit bien différent.

Quatre ans plus tôt, mon père, qui n'avait que trente et un ans et travaillait au service de comptabilité du Sheraton du Caire en Égypte, quittait l'hôtel un soir quand deux soldats ont décidé de lui faire passer un mauvais moment.

Le pays se remettait encore des dures années qui avaient suivi l'assassinat du président Anouar El-Sadate. Après avoir signé les accords de Camp David, officialisant la paix entre l'Égypte et Israël, Sadate a été abattu par un militaire islamiste pendant un défilé militaire, en 1981. Une des rares impressions de l'Égypte que je crois partager avec mon père, mort depuis plus d'une décennie maintenant, est cette idée que, pour les gens qui viennent des pays d'où nous venons, le pouvoir change de mains de cette façon: un assassinat, un coup d'État, une révolution réussie, une révolution ratée. Mon père aimait l'Égypte. Il la connaissait pour ce qu'elle était et l'aimait tout de même.

Peu après ma naissance, en 1982, l'homme qui a assassiné Sadate a été amené devant le peloton d'exécution et, pendant des années, tout le pays a vécu dans l'atmosphère suffocante de la loi martiale. Il fallait posséder une raison officielle pour se trouver dans la rue le soir, ou alors on risquait d'être harcelé par des soldats qui transformaient chaque intersection en poste de contrôle. C'est une des caractéristiques des sociétés défaillantes, ai-je appris, cette obligation de toujours être en possession d'une raison valide d'exister.